

PHILIPPE PORCEL

TENIR LA PIERRE

*TRANSMISSION ET
DRÔME PROVENÇALE*



« Moi, l'Immortel Veilleur, en Vers, je vous le dis,
Sculptée par le Cœur, l'Œuvre partagée,
S'unira à l'Infini, belle et rebelle. »

Table des matières

Préface de l'auteur	3
Ce qui reste debout.....	5
Sous le vent de Bourdeaux.....	17
Le café des Départs.....	29
Les Écrans et la Craie.....	39
Châteaux-Lavandes	51
Les Verbes Noirs.....	63
Le dernier cahier de Maître Vernier.....	83
Les lettres d'Auguste.....	95
Épilogue général	107
Clôture de la Trilogie.....	109

Préface de l'auteur

Dans mes deux premiers livres, j'ai prêté ma plume à des témoins silencieux : un olivier de 181 ans et un moulin magique. Ils parlaient au creux du temps, conservant la mémoire des gestes, des voix, des passions révolues. Ils me rappelaient que la valeur d'un lieu ne se mesure pas seulement à sa beauté ou à son âge, mais à ce qu'il transmet.

Aujourd'hui, je quitte le murmure des pierres et le souffle des feuilles pour écouter un autre langage : celui du travail, des regards qui apprennent, des voix qui expliquent et rassurent.

Ce recueil de nouvelles abrite des histoires de transmission, faites d'hésitations et d'élans. Les personnages sont parfois menacés, parfois renaissants, toujours habités par l'envie de faire passer quelque chose au-delà d'eux-mêmes.

Ces récits fictionnels ne parlent presque pas de magie, mais de réalités humaines — encore que les nouvelles Châteaux-Lavandes et Les Verbes Noirs flirtent un peu avec elle...

Et si, finalement, la plus belle entreprise était celle de continuer à apprendre les uns des autres ? Par nos vies échangées, par le vivant, par les lieux et par les projets...

Dans « Moi, Constantin, 181 ans », « Les Rêves de mon Moulin » et « Tenir la pierre », c'est le message que j'ai souhaité porter, avec humilité, dans cette trilogie "Transmission".

Châteaux-Lavandes

Max Dubois posa sa valise sur le pavé irrégulier et contempla la façade blonde de la maison Châteaux-Lavandes. À quarante-deux ans, ce photographe parisien avait l'habitude de cadrer le monde à travers son objectif, mais aujourd'hui, il regardait sa nouvelle vie à l'œil nu. Six mois plus tôt, son licenciement de l'agence de communication l'avait d'abord anéanti. Puis, étrangement, libéré.

— On y va ? demanda Lise en ajustant ses lunettes de soleil.

Lise Moreau, trente-huit ans, prof de français dans un lycée parisien, avait découvert Grignan dans un manuel scolaire consacré à Madame de Sévigné. Son divorce finalisé en janvier, elle avait eu besoin de partir loin de tout ce qui lui rappelait sa vie d'avant. Quand Max, son ami depuis l'école de journalisme où ils avaient tous deux étudié avant qu'il ne se spécialise dans la photographie publicitaire, lui avait proposé de monter ensemble une maison d'hôtes en Provence, elle avait dit oui sans réfléchir.

— J'espère qu'on ne fait pas une énorme bêtise, murmura-t-elle en serrant les clés dans sa paume moite.

— Trop tard pour les regrets, sourit Max. On a vendu nos appartements, quitté nos boulots... Il ne nous reste plus qu'à réussir.

La maison Châteaux-Lavandes, au 4 rue de la Planette, les avait séduits lors de la visite virtuelle. L'agent immobilier avait mentionné avec un sourire mystérieux qu'elle abritait l'ancienne glacière du château et qu'on y situait parfois un cabinet secret de la marquise de Sévigné. Légende ou réalité ? À Paris, cette histoire leur avait paru charmante. Ici, face à la porte de bois patiné, elle prenait soudain une dimension troublante.

Lise glissa la clé dans la serrure. La porte céda avec un soupir, libérant une bouffée d'air frais qui contrastait avec la chaleur écrasante de la rue. L'odeur délicate de cire et de linge ancien flottait dans l'air, comme si la maison avait conservé l'empreinte des générations passées.

— C'est exactement comme je l'imaginais, murmura Lise, émue malgré elle.

Max, plus pragmatique, inspecta les poutres apparentes et les murs épais. Photographe, il avait l'œil pour déceler les défauts cachés, mais aussi pour saisir la beauté des lieux anciens. Cette maison respirait l'authenticité.

— Tu sens ça ? demanda Lise en fermant les yeux.

— L'humidité ? La poussière de trois siècles ?

— Non... autre chose. Comme une présence

bienveillante. Comme si nous étions attendus.

Max allait répondre par une plaisanterie quand un bruissement léger se fit entendre à l'étage. Ils se figèrent. La maison était supposée vide depuis des mois.

— Un chat ? suggéra Max.

— Ou le fantôme de la marquise, plaisanta Lise, mais sa voix tremblait légèrement.

Ils passèrent l'après-midi à décharger leurs affaires, installant un matelas de fortune dans ce qui allait devenir leur chambre temporaire. Max photographiait chaque recoin, documentant leur installation. Lise, elle, prenait des notes pour le futur guide de leur maison d'hôtes, décrivant l'atmosphère unique des lieux.

Le soir venu, épuisés par le voyage et l'émotion, ils s'endormirent rapidement dans leur chambre improvisée au rez-de-chaussée.

Cette nuit-là, ils firent le même rêve.

Une femme d'une trentaine d'années, vêtue d'une robe claire du XVIIe siècle, les guidait à travers Grignan. Son visage leur était inconnu, mais ses gestes étaient d'une précision troublante. Elle ne parlait pas, mais chaque lieu qu'elle leur

Tenir la pierre

montrait éveillait un sens particulier avec une intensité extraordinaire.

Au réveil, Max se redressa brusquement, troublé par la netteté de ces images oniriques. Lise, à côté de lui, se frottait les yeux comme pour chasser les derniers vestiges du songe.

— Max... j'ai fait un rêve bizarre. Une femme nous faisait visiter le village...

— En robe ancienne ? Qui nous menait par les sens ?

— Comment tu peux savoir ça ?

Ils se dévisagèrent, interdits. Jamais ils n'avaient partagé un rêve auparavant. Max, rationnel, cherchait déjà une explication logique. Suggestion collective due au stress du déménagement ? Influence de l'atmosphère particulière de la maison ?

Un coup frappé à la porte les interrompit. Sur le seuil se tenaient leurs voisins : un couple quinquagénaire au sourire avenant.

— Bonjour ! Je suis Benoît, et voici ma femme Mélie. Nous habitons La Vie de Château, juste à côté.

— Bonjour ! Entrez, entrez, dit spontanément Lise. Je

suis Lise, et voici Max.

— Nous voulions vous souhaiter la bienvenue dans le quartier, expliqua Mélie en tendant un panier. Quelques figues de notre jardin et du miel local.

— C'est très gentil, merci ! répondit Max, touché par cet accueil chaleureux.

— Alors, vos premières impressions de Grignan ? demanda Benoît en acceptant le café que Lise lui proposait.

— Magique, avoua Lise. Cette maison a une âme particulière. Et ce village... on a l'impression qu'il garde tous ses secrets.

Mélie sourit en échangeant un regard avec son mari.

— Vous n'imaginez pas si bien dire. Grignan a parfois des façons... surprenantes d'accueillir ses nouveaux habitants.

— Comment ça ? s'enquit Max, intrigué par le ton mystérieux de leur voisine.

— Eh bien... hésita Benoît. Cela va vous paraître étrange, mais nous avons eu une nuit très particulière. Inhabituelle, même.

Tenir la pierre

— Un problème ? demanda Lise, soudain inquiète.

— Pas un problème, non. Plutôt une... expérience. Nous avons fait le même rêve, Mélie et moi. Très précis, très intense.

— Un rêve ? répéta Lise, la gorge soudain sèche.

— Nous étions dans le village, expliqua Mélie. Mais tout était différent. Les couleurs, les sons, les odeurs... tout semblait amplifié. Et il y avait une jeune femme en costume d'époque qui nous guidait.

Max sentit ses mains devenir moites.

— Une femme en robe ancienne ? demanda-t-il d'une voix qu'il espérait neutre.

— Vous la connaissez ? s'étonna Benoît.

— Non, mais... commença Lise. Nous avons fait exactement le même rêve cette nuit.

Le silence tomba sur la cuisine. Mélie posa lentement sa tasse.

— En vingt ans ici, jamais nous n'avions vécu quelque

chose de semblable. Cette femme... elle semblait nous attendre.

— Elle nous montrait le village différemment, ajouta Lise. Comme si chaque endroit révélait quelque chose d'unique.

— C'est troublant, murmura Benoît. Quatre personnes, le même rêve, la même nuit...

Un long silence s'installa. Max, habitué par son métier de photographe à observer et analyser, cherchait une approche rationnelle. Mais Lise, nourrie de littérature et sensible aux atmosphères particulières, avait pris sa décision.

— Et si on suivait ce qu'elle nous a montré ? Après tout, nous sommes venus ici pour découvrir Grignan. Peut-être que c'est sa façon de nous accueillir.

Une heure plus tard, ils gravirent ensemble les ruelles pavées jusqu'à l'esplanade. Le soleil matinal embrasait les toits et baignait la Montagne de la Lance d'une lumière dorée. Dans le ciel, les nuages formaient des silhouettes changeantes qui captivaient le regard.

Max ajusta instinctivement sa focale mentale, mais cette fois, il ne cherchait pas le cadrage parfait. Il laissait la beauté du lieu l'envahir sans analyse technique. Lise ferma les yeux quelques secondes, sentant le vent tiède caresser son visage.

Tenir la pierre

— C'est étrange, murmura Mélie. Je viens ici depuis des années, mais aujourd'hui, c'est comme si je voyais cet endroit pour la première fois.

Benoît ramassa quelque chose qui brillait entre les pavés : une petite médaille en bronze représentant un œil stylisé, entouré de rayons solaires.

— Ça n'était pas là hier, j'en suis certain.

Dans la fraîcheur de la collégiale, leurs pas résonnaient différemment que d'habitude. Un chœur répétait quelque part, mais le son semblait venir de partout à la fois, se mêlant aux murmures du vent dans les pierres.

Lise s'agenouilla devant la dalle de la marquise de Sévigné. Sous ses doigts, la pierre était tiède, presque vivante.

— Écoutez, souffla-t-elle.

Sous la mélodie du chœur, ils percevaient maintenant un murmure plus ancien, comme l'écho d'une voix féminine qui récitait des vers. Max tendit l'oreille : on aurait dit des fragments de lettres, des mots d'amour maternel qui flottaient dans l'air.

Tenir la pierre

Benoît découvrit, coincée dans une anfractuosité de pierre, une deuxième médaille : une oreille stylisée entourée de notes de musique.

Près du beffroi, une odeur d'épices anciennes les surprit. Sur un banc de pierre, quelqu'un avait laissé un petit panier contenant des confiseries artisanales : calissons aux amandes, nougat au miel, fruits confits parfumés à la fleur d'oranger.

— Ce n'était pas là il y a cinq minutes, assura Mélie.

Ils go t rent prudemment. Chaque saveur semblait réveiller une émotion particulière : la douceur du nougat évoquait des rires d'enfants, l'amertume délicate des écorces d'orange rappelait des larmes séchées, la fraîcheur de la menthe cristallisée sugg rait des espoirs renouvelés.

Une troisième médaille les attendait au fond du panier : une bouche stylisée entourée de feuilles et de fruits.

L'eau glacée du vieux lavoir leur brûla d'abord les mains, puis une chaleur étrange s'en d gagea. Dans les reflets mouvants, Max crut entrevoir des silhouettes floues : des lavandieres d'autrefois, leurs gestes répétés au fil des générations.

Lise plongea ses mains plus profondément et sentit quelque chose de lisse sous ses doigts. Elle en ressortit une

quatrième médaille : deux mains jointes entourées de gouttes d'eau.

— Quatre médailles, quatre sens, murmura Max. Il en manque une.

Le chemin jusqu'à la grotte serpentait entre champs de lavande et murets de pierre sèche. À mesure qu'ils approchaient, une fraîcheur parfumée vint les envelopper : terre humide, mousse ancienne, et par vagues successives, des senteurs plus complexes.

Lise ferma les yeux pour mieux sentir. Une note de violette fanée se glissa dans ce mélange, éveillant en elle un souvenir d'enfance qu'elle ne parvenait pas à situer. Max percevait l'odeur du linge séchant au soleil chez sa grand-mère. Mélie respirait des effluves de vanille et d'encre séchée. Benoît sentait le bois humide et le miel profond.

La cinquième médaille reposait sur une pierre plate à l'entrée de la grotte : un nez stylisé entouré de fleurs et d'herbes aromatiques.

De retour à Châteaux-Lavandes, ils disposèrent les cinq médailles sur la table de la cuisine. Max, intrigué, les approcha les unes des autres. À sa grande surprise, elles s'assemblèrent magnétiquement, formant une étoile à cinq branches. Au centre apparut un sixième motif : un visage féminin au sourire bienveillant.

— Françoise-Marguerite, murmura une voix douce derrière eux.

Ils se retournèrent. La femme du rêve se tenait dans l'embrasement de la porte, translucide mais bien présente. Cette fois, elle parlait :

— Je suis Françoise-Marguerite de Sévigné, fille de la marquise. J'ai vécu mes dernières années dans cette maison, consignait les souvenirs sensoriels que ma mère avait légués à Grignan. Chaque lieu de ce village garde une trace de son passage, une empreinte particulière que seuls certains cœurs savent percevoir.

Elle sourit avec une tendresse infinie.

— Vous avez retrouvé le chemin qu'elle aimait parcourir. Maintenant, votre mission est de le transmettre. De faire découvrir aux autres que Grignan ne se visite pas seulement avec les yeux, mais avec tous les sens, avec le cœur.

— Mais pourquoi nous ? demanda Lise.

— Parce que vous avez eu le courage de quitter vos anciennes vies pour en construire une nouvelle. Parce que vous savez, l'un par l'image et l'autre par les mots, faire découvrir aux

autres la beauté cachée des choses.

La silhouette commença à s'estomper.

— Les médailles vous guideront. Elles vous aideront à créer un parcours unique pour ceux qui cherchent plus qu'une simple visite touristique.

Épilogue

Trois mois plus tard, la maison d'hôtes Châteaux-Lavandes proposait quelque chose d'unique en Provence : "Grignan, un voyage sensoriel". Max avait créé un parcours photographique où chaque cliché était accompagné d'une invitation à vivre le lieu avec tous ses sens. Lise rédigeait des carnets de route poétiques qui guidaient les visiteurs vers une découverte intimiste du village. Benoît et Mélie, touchés par cette expérience, avaient transformé leur jardin en espace de méditation sensorielle, où les hôtes pouvaient prolonger leur voyage intérieur.

Les cinq médailles, devenues le symbole de leur maison d'hôtes, trônaient dans l'entrée. Et parfois, les visiteurs les plus sensibles apercevaient une silhouette claire qui les observait avec bienveillance, avant de disparaître dans la lumière dorée du Midi.

Car certaines âmes, à Grignan, ne quittent jamais vraiment les lieux qu'elles ont aimés. Elles se contentent de les faire découvrir à ceux qui savent encore sentir, écouter, goûter, toucher et voir avec leur cœur.

Et Max et Lise avaient compris que leur nouvelle vie ne consistait pas seulement à héberger des touristes, mais à réveiller chez leurs hôtes cette capacité d'émerveillement que la routine quotidienne avait souvent endormie.

Clôture de la Trilogie

« Moi, Constantin, 181 ans »

« Les rêves de mon moulin »

« Tenir la pierre »

Il se dit que l'homme libre est celui qui a rendu à son prochain plus qu'il n'a reçu.

La transmission est un acte de foi : foi en l'avenir, foi dans la capacité de l'autre à prolonger notre œuvre.

Chaque nouvelle de ce recueil est une pierre posée sur ce chemin. Certaines sont polies par la main patiente de l'amour, d'autres marquées par la dureté du devoir ou le tranchant de la vérité. Mais toutes portent l'empreinte du même serment : faire circuler la lumière.

Quand le message arrive enfin à destination, quand le geste appris devient à son tour enseignement, alors le devoir est accompli. Et la chaîne, loin de se briser, se tend un peu plus vers l'infini.

J'ai vu la mémoire s'envoler, l'incompréhension prendre racine, des chiens aimer, des pierres se taire, des arbres attendre, des ateliers fermer leurs portes. Et pourtant, chaque fois, quelque chose passait. Une roue qu'on remet en mouvement. Une graine qui pousse ailleurs. Un geste qui trouve une autre main.

Qu'il s'agisse de farine, d'huile, de verre, de code ou de savoir-faire, il y a toujours cette même loi discrète : ce qui vaut

Tenir la pierre

la peine d'être transmis trouve un chemin.

Les huit histoires de ce livre sont faites de la même matière que nos vies : celle qui traverse les époques et ne s'use pas, tant qu'il y a quelqu'un pour la recevoir et quelqu'un pour la donner.

*Et la Transmission eut lieu, la Lumière fût et ...
la Paix apparût.*

Philippe Porcel

Tenir la pierre

© 2025 Philippe Porcel

Tous droits réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique ou mécanique, y compris la photocopie, l'enregistrement ou tout système de stockage et de récupération d'informations, sans la permission écrite de l'éditeur.